

18 novembre 2023

## Les Tamimi, la cause palestinienne en héritage

À **Nabi Saleh**, village en Cisjordanie, tous les habitants sont des Tamimi. Une famille palestinienne dont chaque génération se mobilise contre la colonisation israélienne et sait médiatiser sa cause. La plus célèbre, **Ahed Tamimi**, est connue pour avoir giflé un soldat à 16 ans. Accusée d'« incitation au terrorisme », elle a été arrêtée le 6 novembre, quelques jours après son père.

Par Lucas **Minisini**, journaliste

Dans la famille **Tamimi**, cet automne, Bassem, le père, est le premier à avoir été arrêté par l'armée israélienne. Le 29 octobre, l'activiste palestinien de 56 ans est interpellé à la frontière entre les territoires occupés et la Jordanie, où il allait retrouver un oncle et des cousins résidant à Amman, la capitale. Il a tout juste le temps de contacter son épouse, Nariman, pour la prévenir. « *Je l'ai rappelé dans la foulée, mais son téléphone était déjà éteint* », soupire-t-elle, dans le salon de sa maison, à Nabi Saleh, au centre de la Cisjordanie.

Ce 2 novembre, en hijab bordeaux et tunique noire, Nariman Tamimi raconte l'arrestation, sans savoir qu'une autre suivra quelques jours plus tard : dans la nuit du 6 novembre, une quinzaine de soldats de l'armée israélienne, suivis par trois Jeep, débarquent vers 3 h 30 du matin dans l'une des deux rues du village de cinq cent soixante habitants, tous de la famille Tamimi. [Ils viennent arrêter sa fille aînée, Ahed, 22 ans](#). Elle est la plus célèbre des militantes palestiniennes. Sa famille, les Tamimi, aux milliers de membres à travers le monde arabe, n'est pas un clan comme les autres : son engagement, raconté jour après jour sur les réseaux sociaux, est connu partout sur la planète.

Selon un porte-parole de l'armée, Ahed est accusée d'« incitation au terrorisme ». Les autorités israéliennes lui reprochent la publication sur Instagram, le 30 octobre, d'un message, en hébreu et en arabe, adressé aux habitants des colonies juives en Cisjordanie, illégales selon le droit international : « *Nous allons vous abattre et vous direz que ce qu'Hitler vous a fait était une blague. Nous allons boire votre sang et manger votre crâne.* » Plusieurs membres de sa famille affirment que la jeune diplômée en droit, qui ne parle pas hébreu, n'a « *jamais écrit* » ces deux phrases.

Le compte Instagram sur lequel ces menaces ont été publiées « *ne lui appartient pas* », soutient Nariman Tamimi, qui pointe les dizaines de profils au nom de sa fille sur les réseaux sociaux, créés par des inconnus. Après plusieurs jours sans nouvelles, elle a appris, par l'intermédiaire d'un avocat, que sa fille avait été transférée sur le territoire israélien, à la prison de Damon, au sud d'Haïfa, où elle aurait été « *battue* ». Nariman Tamimi assure que le capitaine qui a passé les menottes à sa fille lui a lancé : « *On a commencé par arrêter Bassem, je suis en train d'arrêter Ahed et je reviendrai pour arrêter votre fils, Wa'ed, avant de finir par vous.* »

### Tous les pans de la résistance palestinienne

Les Tamimi se revendiquent d'une longue lignée d'agitateurs. Ils ont été contraints à l'exil au début du XX<sup>e</sup> siècle, après une altercation avec un garde de l'Empire ottoman (la Palestine a été sous domination ottomane pendant quatre siècles), et s'étaient installés à Hébron, au sud de la Palestine. Ils aiment aussi rappeler que, pendant la guerre de 1948, les arrière-grands-parents d'Ahed se sont battus aux côtés d'Abdel Kader Al Hussein, l'un des leaders des forces palestiniennes. Nariman et Bassem Tamimi, respectivement juriste dans une ONG de défense des droits des femmes palestiniennes et employé du ministère de l'intérieur de l'Autorité palestinienne, sont deux influents opposants à l'occupation de la Cisjordanie par Israël.

Emprisonné neuf fois en quatre décennies, Bassem aurait même frôlé la mort en 1993, après avoir été frappé au cours d'un interrogatoire par les forces armées israéliennes. Il est resté une semaine dans le coma. Aujourd'hui, il est détenu à la prison d'Ofer, au sud de Ramallah, la capitale administrative de l'Autorité

palestinienne, sous le régime israélien de la « [détention administrative](#) », c'est-à-dire sans charge précise ni date de procès, pour six mois renouvelables sur simple décision militaire.

La famille rassemble tous les pans de la résistance palestinienne, des plus modérés aux plus extrémistes, voire terroristes. D'un côté et comme une bonne partie de ceux de Nabi Saleh, Bassem revendique fièrement son appartenance au Fatah, le parti politique nationaliste de Mahmoud Abbas, président de l'Autorité palestinienne.

### « S'il y a une troisième Intifada, nous voulons être ceux qui la lanceront »

De l'autre, Ahlam Tamimi, une cousine quadragénaire, a été la première femme à rejoindre la branche militaire du mouvement islamiste du Hamas, avant d'être condamnée à seize peines de prison à la perpétuité pour son implication dans un attentat suicide contre un restaurant de Jérusalem, en 2001, qui a fait seize morts. Libérée en 2011 parmi les mille vingt-sept prisonniers palestiniens échangés contre le soldat israélien retenu en otage Gilad Shalit, elle vit désormais en Jordanie.

En Israël, les crimes de cette cousine sont régulièrement mentionnés dans les éditos et tribunes critiques sur les Tamimi. En 2018, dans le journal de gauche *Haaretz*, la chercheuse germano-israélienne Petra Marquardt-Bigman, qui compte leurs *likes* sur les réseaux sociaux, dénonçait ainsi leur « *soutien au terrorisme* » et leur « *haine des juifs* ». Mais, la même année, certains Israéliens de gauche l'ont soutenue, tel l'écrivain et chroniqueur Yehonatan Geffen. Des activistes israéliens opposés à l'occupation de la Cisjordanie les défendent aussi, comme le militant anarchiste israélien Jonathan Pollak, surnommé « Jonathan Tamimi » par la famille.

En Cisjordanie, la renommée des Tamimi a grandi de génération en génération, notamment grâce aux réseaux sociaux. Dès son plus jeune âge, Ahed participe à toutes les manifestations contre la colonie illégale d'Halamish, installée en face de Nabi Saleh en 1977. En 2012, des images d'elle à 11 ans, filmée par des proches alors qu'elle menace du poing un soldat israélien, lui valent l'admiration d'une bonne partie du monde arabe. Elle sera ensuite reçue en grande pompe par le président turc Recep Tayyip Erdoğan. Avec sa famille, elle fait même la « une » du *New York Times Magazine* en 2013 avec cette citation : « *S'il y a une troisième Intifada, nous voulons être ceux qui la lanceront.* »

### 17 ans, une « future menace »

L'adolescente devient un symbole mondial de résistance à 16 ans, à la fin de l'année 2017, quand elle gifle un soldat israélien qui tente de rentrer chez elle. Quelques heures plus tôt, son cousin Mohammed avait été gravement blessé et défiguré par une balle en caoutchouc. La passionaria aux longues boucles blondes et sa mère qui filmait l'altercation sont interpellées quatre jours plus tard et condamnées à huit mois de prison et 5 000 shekels (environ 1 200 euros) d'amende pour « agression, obstruction du travail de l'armée, jets de pierre et incitation à la violence ». « *La résistance continue* », clame-t-elle, lors de la conférence de presse donnée à sa sortie de détention, à l'été 2018.

Trois ans plus tard, elle raconte son parcours militant dans *They Called me a Lioness : A Palestinian Girl's Fight for Freedom* (« ils m'appelaient la lionne : le combat pour la liberté d'une jeune palestinienne », coécrit avec la journaliste américaine d'Al-Jazira Dena Takruri, *One World*, non traduit), publié en 2022. Sa mère confie que la pression médiatique pèse sur les épaules de sa fille. Pour autant, la jeune femme, au discours bien rodé, n'a pas cessé de donner des interviews.

De sa génération, Ahed n'est pas seule à militer. Quatre de ses cousins ont aussi fait de leur engagement leur raison d'être. Osama, 27 ans, et Hamada, 25 ans, deux fils de Manal et Bilal Tamimi, 50 et 57 ans, employés dans des ministères de l'Autorité palestinienne, à Ramallah, ont respectivement passé dix et vingt mois dans une prison israélienne, entre 2018 et 2020, pour des jets de pierre. Leur frère Samir, 17 ans, avait l'habitude de revêtir un costume de Spiderman à chaque marche dans le village. Tout le monde résiste « *à sa manière* », observe sa mère, Manal. Dans son salon, une photo prise à la fin des années 1990 montre Hamada, bébé, dans les bras de Yasser Arafat

Enfin, autre militante active, leur cousine Janna Jihad, 17 ans, qui se dit reporter activiste, détient depuis l'âge de 13 ans une carte de presse, délivrée par le Syndicat des journalistes palestiniens. Dans un rapport gouvernemental confidentiel, révélé par les médias israéliens, en 2018, elle a été désignée comme « *future menace* » pour l'État hébreu.

## Sans sommation

Depuis le [7 octobre et l'attaque terroriste du Hamas](#), qui a fait mille deux cents morts en Israël, la pression s'est encore accrue dans le bastion des Tamimi, comme dans le reste de la Cisjordanie. La route reliant Ramallah à Nabi Saleh en une vingtaine de minutes a été coupée dès le début de la guerre et les raids nocturnes de l'armée sont devenus quasi quotidiens. « *On s'est mis à dormir la journée pour que tout le monde soit bien réveillé autour de 3 ou 4 heures du matin, prêt à réagir au pire* », indique Manal Tamimi, en anglais. En un peu plus d'un mois, l'armée a déjà tiré deux fois sur le transformateur électrique de la commune, plongeant le village dans le noir. « *Sans raison* », affirment les habitants. Contacté sur ce point, un des porte-parole de l'armée israélienne n'a pas donné suite.

Pour protester contre les bombardements meurtriers sur la bande de Gaza, le village a organisé une manifestation le 18 octobre : une personne a été tuée et trois autres blessées par des tirs de soldats israéliens. Désormais, ils font feu « *tout de suite* », sans sommation, assure la tante d'Ahed.

Mais, à écouter les habitants de Nabi Saleh, un danger plus inquiétant les guette du côté de la colonie d'Halamish, un ensemble de toitures rouges et régulières installé à moins de 1 kilomètre. Des colons canardent les voitures palestiniennes qui osent s'aventurer sur la route entre les deux localités. Certains auraient aussi tenté d'incendier une des maisons du village et d'abattre le drapeau palestinien fiché sur les hauteurs. Sans succès.

## Mouvement de résistance populaire

En plus de réunions organisées chaque mardi dans une salle communale, fin octobre, les habitants ont instauré des tours de garde, en particulier autour de la maison où réside Ahed Tamimi. A la suite d'articles sur sa supposée publication Instagram, elle a reçu de nouvelles menaces de mort. « *Un drone tournait au-dessus de la maison* », raconte sa mère. Ahed se cachait et ne répondait pas à son téléphone. Avant son arrestation, dans la confortable maison où la famille reçoit les médias du monde entier et des militants solidaires de leur cause, seuls les portraits d'elle accrochés aux murs attestaient sa présence.

C'est en 2009, face à des colons qui petit à petit, sous protection de l'armée, [ont accaparé des terres palestiniennes](#), que les Tamimi lancent leur mouvement de résistance populaire. Cette initiative de désobéissance civile prend d'abord la forme d'une manifestation non violente chaque vendredi après la prière de midi. « *Nous voulions montrer que le plus faible ne perd pas à chaque fois* », affirme Najji Tamimi, un des oncles de Nariman (la mère d'Ahed), élu du comité populaire, le conseil municipal du village.

Tout le monde peut participer : alors que, dans les villages des environs, plus conservateurs, les femmes sont reléguées au second plan, ici, elles sont en première ligne. « *Nous avons une toute petite communauté où tout le monde est traité sur un pied d'égalité* », décrit Manal.

### « Une caméra dans chaque maison »

Les Tamimi ont toujours su rendre leur engagement très médiatique. Bilal Tamimi filme tout. Ses images sont postées sur sa chaîne YouTube, consultées parfois par des millions d'internautes. B'Tselem, l'ONG israélienne de défense des droits de l'homme dans les territoires occupés, lui a fourni une caméra professionnelle qui lui permet de partager ses images avec plusieurs médias, dont la chaîne de télévision qatarie Al-Jazira et la saoudienne Al-Arabiya.

À partir de 2010, aidé par le photographe écossais Phil Chetwynd, Bilal, employé comme graphiste au ministère de l'éducation de l'Autorité palestinienne, organise ce qu'il appelle des « *thérapies par la caméra* ». Il donne des formations accélérées à l'utilisation du matériel audiovisuel donné par l'ONG B'Tselem, afin que tous les habitants de Nabi Saleh puissent récolter les preuves des violences commises par l'armée ou les colons et immortaliser leur contestation. « *Je voudrais qu'il y ait une caméra dans chaque maison, pour que personne ne puisse ignorer ce qui se passe ici* », dit Bilal.

En 2011, deux ans après le lancement du mouvement de résistance, les premiers morts endeuillent Nabi Saleh. Mustafa, le cousin de Nariman Tamimi, puis son frère Rushdi, quelques mois plus tard, meurent sous les balles de l'armée israélienne, en plein rassemblement. « *Je n'ai plus jamais réussi à pleurer depuis, soupire Nariman. Après avoir vu autant d'horreurs, je ne ressens plus aucune émotion.* » Selon les statistiques rassemblées par le comité populaire du village, en neuf ans de manifestations, plus de cinq cents personnes victimes de balles en caoutchouc tirées par des soldats israéliens ont dû être soignées à l'hôpital.

## « Menotter nos propres enfants »

Les arrestations de manifestants se comptent, elles aussi, par dizaines, notamment parmi les mineurs, qui, dès l'âge de 12 ans, peuvent être légalement soumis à des interrogatoires des services de sécurité israéliens. « *Beaucoup étaient contraints de signer des aveux, en hébreu, sans en comprendre le contenu ni savoir que ça leur causerait du tort pendant leur procès* », raconte Manal Tamimi. Pour des jets de pierre ou le motif assez vague d'« incitation à la violence », certains ont été condamnés à des peines de prison allant de quelques mois à plusieurs années.

La famille Tamimi ne cesse de peaufiner ses actions. Elle organise ainsi, en 2012, une série d'initiations aux gardes à vue pour les enfants. En présence d'avocats et d'anciens prisonniers, ceux-ci sont soumis à de faux interrogatoires. Autour d'eux, de puissants haut-parleurs recréent l'atmosphère d'une geôle israélienne. Sur les photos que montre Manal Tamimi, des garçons de moins de 10 ans apparaissent les yeux bandés. « *On a dû menotter nos propres enfants* », relate la mère de famille.

Formés à cette méthode radicale, les jeunes qui se font arrêter revendiquent désormais leur « *droit au silence* » et exigent la présence d'un avocat. Critiqués par d'autres activistes palestiniens pour ces formations à la dure, les Tamimi assument. « *Nous avons élevé nos enfants dans la lutte, pour qu'ils ne perdent jamais espoir*, déclare Manal Tamimi. *On leur répète constamment que le meilleur est à venir.* » A la fin de chaque marche, tous ont pris l'habitude d'organiser une fête, souvent dans la salle communale. Pour Manal Tamimi, la « *joie* » est aussi une « *façon de résister* ».

## Des conférences à travers le monde

La nouvelle génération préfère explorer d'autres voies. Au printemps 2018, après neuf ans de manifestations, trois morts, quinze blessés par balles et trois cent cinquante personnes emprisonnés, le comité populaire de Nabi Saleh décide de mettre fin à la marche du vendredi. Le prix à payer devenait « *trop important* ». Les plus jeunes choisissent de concentrer une partie de leurs efforts sur les réseaux sociaux, où ils racontent leur quotidien sous occupation, les raids arbitraires, les heures perdues aux checkpoints. « *Nous avons la chance d'être nés dans une famille de militants, nous pouvons apprendre de son expérience et aller encore plus loin* », explique Janna Jihad sur la terrasse d'une maison à Silwad, au nord de Ramallah.

L'adolescente, qui parle un anglais parfait, suivie par six cent mille personnes sur Facebook et plus de quarante mille sur Instagram, se met en scène, face caméra, depuis l'âge de 8 ans. Ses déclarations, maîtrisées, en anglais et en arabe, attirent vite l'attention des médias occidentaux, des ONG et des institutions internationales. Janna Jihad est invitée à des conférences à travers le monde, jusqu'au siège de l'ONU, en juin 2023. « *Je suis toujours une des très rares citoyennes palestiniennes à ces événements* », constate la lycéenne. Elle vient de se présenter à l'université Harvard, aux États-Unis, où elle espère étudier le droit international. « *J'ai le devoir d'être efficace* », dit-elle.

Du 8 au 11 octobre, la cousine d'Ahed Tamimi était invitée au raout de rentrée du Parti travailliste britannique, à Liverpool. Le parti de gauche anglais a choisi de ne pas appeler à un cessez-le-feu – Keir Starmer, le leader travailliste, estime que des « *pauses humanitaires* » sont la seule « *approche crédible* ». Sur scène, Janna Jihad a dénoncé ce positionnement, qu'elle considère comme le résultat des « *éléments de langage israéliens* ». Autour d'un bol d'huile d'olive fraîchement pressée, de zaatar (un mélange d'épices) et de pain, l'adolescente souligne l'échec des négociations de paix dans la foulée des accords d'Oslo, en 1993, et insiste sur « *l'impossibilité* » d'une solution à deux États.

« *Après les bombardements de Gaza, le compromis est désormais impossible* », entérine Nariman Tamimi. L'heure n'est plus à la paix. Au fil des conversations, le mot n'a d'ailleurs jamais été prononcé. « *Notre génération considère que toute personne opprimée est en droit d'utiliser n'importe quelle méthode de résistance* », lance Janna Jihad. Même la lutte armée, qui n'est pas, en ce qui la concerne, une option. Comme beaucoup de Palestiniens, elle doute de la version officielle de l'attaque du 7 octobre, notamment concernant le nombre exact de morts. Même si, comme tous les Tamimi interviewés, elle « *regrette* » et dénonce l'assassinat de civils israéliens.

## « Toutes les formes de résistance »

À Nabi Saleh, les téléphones des jeunes Tamimi diffusent souvent l'hymne de la Fosse aux lions, un groupe de lutte armée de Naplouse, au nord de la Cisjordanie, et affichent les photos de leurs « martyrs ». Devenus très populaires grâce à leurs posts sur TikTok et Telegram, ces insurgés ont notamment revendiqué le meurtre

d'un soldat israélien en 2022. Après l'élimination de ses leaders par l'armée israélienne, fin octobre 2022, des manifestations de soutien ont été organisées à travers toute la Palestine. Pendant une de ces marches dans le village, Qusai Tamimi, 19 ans, a été tué par des soldats à qui il lançait des pierres.

« *La lutte armée semble être la seule alternative aujourd'hui* », constate aussi Osama Tamimi, l'un des cousins d'Ahed. Employé du ministère de l'éducation de l'Autorité palestinienne, à Ramallah, il imagine construire sa vie ailleurs. Il prévoit de s'installer à Londres avec une Britannique rencontrée en ligne.

Manal et Bilal Tamimi assurent tenter de dissuader leurs enfants de suivre la voie armée, mais, paradoxalement, assument défendre « *toutes les formes de résistance* », face au nombre de morts et de blessés palestiniens. En juin 2023, Mohammed Tamimi, 2 ans et demi, a été tué par un tir israélien au moment où son père faisait démarrer sa voiture. Bilal Tamimi, qui filmait l'arrivée de l'unité militaire depuis le toit de sa maison, a eu le bras transpercé et cassé par un coup de feu.

Depuis l'arrestation d'Ahed Tamimi, aucune manifestation n'a été prévue. « *Cela donnerait une excuse aux soldats pour nous tirer dessus et nous tuer* », soutient Bilal. Deux mille deux cents Palestiniens de Cisjordanie ont été emprisonnés par Israël depuis le 7 octobre, selon le Club des prisonniers palestiniens, une ONG. A Nabi Saleh, les enfants de 4 ou 5 ans ont l'habitude de jouer aux Arabes et aux soldats, avec un groupe qui endosse le rôle de l'armée israélienne, l'autre celui des habitants. « *Depuis quelques jours, certains rassemblent aussi des cailloux*, écrit dans un message Manal Tamimi. *Et puis les emportent sur les toits des maisons.* » Malgré leur jeune âge, eux aussi se préparent à réagir en cas d'intervention militaire.